

WISSMANN (VON) (*Herman - Wilhelm*) [Francfort-sur-Oder, 4.9.1853-Gut Weissenbach (Styrie), 15.6.1905]. Fils de Herman Wissmann, assésseur de la Régence, et d'Elise Schach von Wittenau.

Son père était mort en 1863. Après des études au gymnasium de Neuruppin, il se présenta comme volontaire au moment de la guerre franco-allemande. On le refusa à cause de son jeune âge, mais l'enthousiasme provoqué en Allemagne par une suite ininterrompue de victoires le poussa à entrer à l'École des Cadets à Berlin, où une discipline de fer eut tôt fait de mater son caractère indépendant. En avril 1872, il est nommé enseigne au régiment des fusiliers du Mecklembourg, stationné à Rostock. Puis il entre à l'École de Guerre et en sort le 15 janvier 1874 avec le grade de sous-lieutenant. Les contacts avec des camarades de régiment, dont la plupart avaient fait la guerre, étaient, pour lui, particulièrement délicats, mais il s'en tira à son honneur. Il manifestait dès ce moment une prédilection marquée pour les études historiques et géographiques, ce qui ne l'empêchait nullement de s'abandonner aux frasques qui étaient alors monnaie courante dans la vie de garnison. Un duel, où il manqua volontairement son adversaire, lui valut quatre mois d'arrêts de forteresse. Le souvenir de cette affaire n'était pas effacé qu'à deux reprises il parvint à sauver des personnes en train de se noyer. Il dut à ces actes de courage des récompenses honorifiques et ils attirèrent sur lui l'attention de ses chefs, qui le firent transférer dans un régiment de dragons et mettre à la tête d'une compagnie de pionniers. Dans ce domaine nouveau il acquit des connaissances techniques, notamment sur la construction des ponts, qu'il devait mettre à profit plus tard en Afrique. De plus, chargé de l'instruction des recrues dont beaucoup étaient des étudiants de Rostock, il apprit beaucoup sur le manie-ment des hommes.

Vint l'année 1879, qui devait être décisive pour son avenir. Les obligations militaires l'enserraient étroitement et les ressources qu'il tirait de ses fonctions étaient maigres. Sa santé n'était pas des plus brillantes. Il avait contracté un asthme dont il devait souffrir jusqu'à la fin de ses jours et n'avait pas les moyens de se soigner convenablement. C'est à ce moment de sa vie que Wissmann fit un jour au restaurant Friemann, à Rostock, la connaissance du Dr Paul Pogge, qui venait de rentrer d'une exploration en Afrique et qui se proposait d'y repartir. Il fut immédiatement conquis et, d'accord avec sa famille, s'offrit à faire partie de la nouvelle expédition. Un de ses oncles intercédait auprès du Ministère de la Guerre pour lui obtenir un congé et cette démarche fut appuyée par Nachtigal, alors Président de l'Afrikanische Gesellschaft. Il obtint l'autorisation de suivre pendant six mois les cours de l'École Navale de Rostock et d'y acquérir les notions d'astronomie et de météorologie alors indispensables à tout explorateur. Le Dr Kersten, le compagnon de Von Der Decken, assassiné au Somaliland, fut aussi pour Wissmann un excellent initiateur. Le temps passait pendant cette préparation et il était devenu maintenant trop tard pour reculer, d'autant plus que le Bureau de la Chancellerie impériale venait d'affecter une somme de 20.000 marks à l'expédition de Pogge.

Wissmann, ayant obtenu un congé de deux ans, s'embarqua avec Pogge à Lisbonne, à bord du steamer portugais *Bengo*, et débarqua à Loanda le 7 janvier 1881. De ce port, par l'embouchure de la Cuanza, les deux hommes gagnèrent Dondo, où avaient été rassemblés à leur intention des porteurs, puis Malange, important noeud de routes bien connu dans les annales de l'exploration. Toute cette contrée, à laquelle on

accède de la côte par des escarpements de grès ruiniformes, est une vaste steppe parsemée d'îlots de végétation.

Pendant leur séjour à Malange, Pogge et Wissmann eurent l'occasion de rencontrer plusieurs explorateurs qui étaient sur le chemin du retour, dont le Dr Büchner, qui venait de traverser de part en part le bassin du Kasai, et le major autrichien von Mechow, rentrant de son exploration du Kwango. Von Mechow était accompagné de Bugslag, qui, dans la suite, devait devenir le plus fidèle compagnon de Wissmann.

C'est le 2 juin seulement que la caravane put se mettre en route, accompagnée pendant une journée de marche par le Dr Büchner. Suivant la vallée du Quige, elle poussa au delà de Sanza, qui était à ce moment la limite des établissements portugais dans l'Angola. Des incidents marquaient les étapes, notamment une grève de porteurs qui ne fut réprimée que grâce à la vigilance du fidèle interprète Germano, et des palabres avec les indigènes, furieux de voir leurs femmes rejoindre la nuit les gens de l'escorte, malgré la garde vigilante faite par les blancs eux-mêmes. Pogge souffrait de dysenterie et d'une inflammation dentaire que Wissmann ne put réduire qu'en arrachant les chicots avec des pinces improvisées.

Le 20 juillet on atteignit enfin Kimbundu sur la Haute Tshikapá, affluent du Kasai. Cette localité tremblait encore au souvenir des atrocités commises par les marchands d'esclaves, dont le dernier, un certain Deliolo, échappé des bagnes portugais, venait à peine de disparaître, les fièvres en ayant eu finalement raison. Kimbundu était le point de départ obligé pour pénétrer dans le fameux royaume du Lunda ou du Mwata Yamvo, dont la capitale, Musamba, avait été visitée dès 1845 par Graça et venait de l'être à nouveau successivement par Pogge en 1876 et par Büchner en 1880. Ce n'était cependant pas vers ce centre déjà connu que Pogge et Wissmann comptaient se diriger, mais plus directement au Nord, en suivant la vallée de la Tshikapá, domaine d'un puissant chef Kioko du nom de Mona Kissenge. Leur itinéraire les conduisit d'abord chez le frère de ce chef, Hongolo, où ils arrivèrent le 19 août, puis, le 9 septembre, au village de Mona Kitari. En s'avancant, ils se heurtaient à une hostilité de plus en plus prononcée des indigènes, bien qu'ils eussent fait connaître que leur voyage avait un but purement commercial. Le 29 septembre survint un événement dont Wissmann ne devait pas oublier la vision sinistre. Un village près duquel on campait fut brusquement attaqué par une bande d'écumeurs, venus, semble-t-il, de Mai Munene. En quelques minutes tout fut saccagé et brûlé, les femmes, les enfants et le bétail étaient emportés et les pauvres habitants survivants laissés dans un dénuement absolu. Tristes scènes que Wissmann devait retrouver souvent au cours de ses voyages jusqu'au moment où il devint assez puissant pour combattre les oppresseurs.

Le 2 octobre, au moment où l'on allait arriver au Kasai, une nouvelle grève menaçait d'éclater chez les porteurs. Wissmann, impassible, enfourcha sa monture, suivi par son porte-bannière, et bientôt toute la caravane finit par le rattraper au pas de course. Enfin, on atteint le Kasai, puissant cours d'eau large de 300 mètres, dont on ne savait alors d'où il venait, ni où il allait. Il appartenait à Wissmann de déchiffrer plus tard cette énigme.

A partir du point où elle vient de la reconnaître, la caravane remonte la vallée du Kasai vers l'Est, pénétrant dans le pays des Bashilange, important rameau de la grande famille baluba. Leurs chefs, Tshingenge et Kalamba Mukenge, devaient être toujours pour Wissmann les plus fidèles des amis et les plus précieux des auxiliaires.

Dans tous les villages traversés se pressent des foules à la fois étonnées et effrayées de voir pour la première fois des hommes blancs. Le 30 octobre on est en vue de la Lulua, dont la vallée se distingue par de molles ondulations de terrain recouvertes d'une savane herbeuse. Bientôt on arrive à la résidence du chef Mukenge, qui, non content d'accueillir admirablement les voyageurs, s'offre à les accompagner à la tête de cent hommes s'ils désirent continuer leur route vers l'Est.

Il est certes étonnant de voir que, dès d'abord, Pogge et Wissmann aient pu inspirer à une population farouche, et qui ignorait tout des Blancs, une confiance si profonde. Pendant bien longtemps leurs noms indigènes, respectivement Kasongo et Kabasobabu, sont restés populaires chez les Bashilange, bien que le dernier soit une déformation du portugais et signifie, traduit littéralement, le coupeur de têtes.

En quittant les villages de Tchingenge et de Katenge, situés au Sud de l'emplacement futur de Luluabourg, Pogge et Wissmann se portèrent vers le Nord-Est, assez mal accueillis par les nouvelles peuplades qu'ils rencontraient et toujours en état d'alerte à cause de l'indiscipline de leurs porteurs. Le 28 janvier 1882, ils franchirent le Sankuru, large à cet endroit de 200 mètres. C'est là qu'ils entendirent pour la première fois parler des positions que les Arabes occupaient dans l'Est sous le commandement d'un certain Ahmed ben Mohamed, mieux connu sous le nom de Tippo-Tip, dont le lieutenant dans la région s'appelait Juma Merikani. Les indigènes, des Beneki, rameau des Basongo, qu'on rencontra au delà du Sankuru, étaient pacifiques et presque dépourvus d'armes. Il suffisait que Wissmann tournât vers eux sa monture pour les faire déguerpir. Les villages étaient nombreux. Rien ne faisait encore prévoir les terribles dévastations que les esclavagistes allaient opérer un peu plus tard et dont Wissmann allait lui-même être le témoin à son second voyage. Le 23 février, on trouva cependant un village en ruines, récemment saccagé par un brigand à la solde des Arabes. Les Bashilange, qui accompagnaient toujours la colonne, s'arrêtaient terrifiés, refusant d'aller plus loin. Ils ne reprirent courage qu'à la voix de leurs chefs, en particulier de Sangula Meta, la sœur de Kalamba, toute dévouée aux Blancs.

Le 8 mars, on atteignit le Lomami, qu'on trouva encombré de papyrus. La région était infestée par les éléphants. Dans une rencontre qu'il eut avec eux, Wissmann, abandonné par ses gens, faillit perdre la vie. Quant à Pogge, plus naturaliste que chasseur, et du reste devenu fort faible, il préférerait se confiner à la poursuite des papillons et des scarabées.

Ayant franchi le Lomami, les deux voyageurs cherchèrent à s'orienter au moyen de la carte de Cameron, le seul blanc qui eût encore avant eux parcouru le pays. Ils approchaient de Nyangwe, quand, le 4 avril, ils se trouvèrent en présence d'une bande d'Arabes conduite par un certain Sahorro. Déjà averti de l'approche des Européens, celui-ci les assura qu'ils seraient bien accueillis à Nyangwe. Pour gagner cette ville, la caravane épuisée en fut réduite à se joindre aux Arabes, bien qu'ils eussent avec eux un convoi de captifs.

On arriva à Nyangwe le 15 avril. Tippo-Tip était absent dans l'Est africain, mais ses représentants Abd bin Salim et Juma Merikani s'empresèrent de secourir Pogge et Wissmann, de les ravitailler et ils leur donnèrent toute latitude de continuer leur voyage vers la côte orientale si tel était leur désir. Wissmann s'empressa de profiter de l'occasion qui s'offrait à lui d'accomplir la traversée complète de l'Afrique, que seuls avaient effectuée avant lui, en sens

inverse, Cameron et Stanley. Pogge, au contraire, se sentant trop affaibli, voulut retourner vers le Sankuru, où il avait le devoir de ramener chez eux les Bashilange qui les avaient fidèlement suivis. Il partit le 4 mai et ce ne fut pas sans un serrement de cœur que les deux amis, qui avaient affronté ensemble tant d'épreuves, se séparèrent définitivement.

Wissmann, accompagné de quelques serviteurs seulement, se mit alors en route vers le Tanganika, qu'il atteignit le 18 juillet, après un voyage fertile en péripéties, parmi lesquelles il faut mentionner des incidents avec les indigènes, hostiles par principe à un voyageur qui leur paraissait un émissaire des Arabes, et une sévère attaque de dysenterie dont il ne triompha que par un miracle de courage et de volonté. Heureusement, un peu au Nord de l'emplacement actuel d'Albertville, il rencontra Griffith, un missionnaire anglais, le premier Européen, à part Pogge, qu'il eût vu depuis deux ans. Réconforté, muni de médicaments et de conserves, il put, le 1^{er} août 1882, traverser le lac dans un dhow arabe, et débarquer le 3 à Ujiji. Pour la première fois il mettait le pied sur un sol que, 14 ans plus tard, il devait gouverner au nom de l'empereur.

Entre Ujiji et la côte, le pays était alors profondément troublé par les guerres que se faisaient entre elles les tribus, souvent à l'instigation des Arabes, qui en étaient les derniers bénéficiaires, puisque c'était à eux qu'allaient en fin de compte les dépouilles des vaincus, le plus souvent sous forme de troupeaux d'esclaves où dominaient les femmes et les enfants. Wissmann y fut témoin des terribles pratiques du brigandage et de la traite. Sa marche n'était qu'une alerte perpétuelle. A chaque détour du chemin il pouvait craindre un guet-apens. Un jour, sur le point d'être massacré, il ne dut la vie qu'à une cicatrice ancienne qu'il fit passer pour la marque de l'échange du sang avec Mirambo. Peu après, il jugea prudent de rendre visite à ce Mirambo, sorte de potentat noir qui s'était taillé un véritable empire dans l'Uwinsa et l'Uyamwesi, tenant souvent tête victorieusement aux Arabes. Il le trouva dans son repaire de la Malagarasi, assez bien disposé pour que Tippe-Tippe, alors à Tabora et qui cherchait à faire la paix avec Mirambo, lui envoyât une ambassade en escamotant l'appui d'un voyageur pour lequel ses lieutenants avaient eu des égards à Nyangwe. Le tout se passa si bien que Wissmann put, à son tour, gagner Tabora, rencontrer Tippe-Tippe et, de là, se diriger vers Sangani, sur la côte de l'Océan Indien, puis vers Zanzibar, où il s'embarqua, le 14 décembre 1882, pour l'Europe. Au cours de son long voyage de retour il eut l'occasion de rencontrer, aux environs de Tabora, l'expédition des Dr Böhm, Dr Kayser et Reichard, en route pour le Katanga, à Zanzibar, le capitaine Cambier, qui y organisait sa mission vers le Tanganika, et en Egypte, l'explorateur Schweinfurth. Concluons le récit de cette troisième traversée de l'Afrique équatoriale en disant qu'elle n'avait coûté que 30,000 marks, dont 20,000 emportés d'Europe par Pogge et 10,000 empruntés par Wissmann aux Arabes de Nyangwe, alors qu'il en avait fallu 200,000 à Stanley pour aller retrouver Livingstone à Ujiji.

Rentré en Allemagne par l'Egypte et l'Italie, Wissmann pouvait faire avec un légitime orgueil, devant la Deutsche Afrikanische Gesellschaft, réunie le 28 avril 1883, le récit de l'exploit qu'il venait d'accomplir. On l'accablait et on le sacra Grand Africain. Mais là se bornèrent les témoignages effectifs de la reconnaissance nationale. Lorsqu'en octobre 1881, l'explorateur s'était trouvé pour la première fois en présence du Kasai, il s'était bien promis de déchiffrer un jour l'énigme de cette « grande eau » dont on ne connaissait ni le parcours

exact, ni surtout le point d'aboutissement au Congo. L'Afrikanische Gesellschaft, sur laquelle il comptait pour entreprendre cette recherche, n'avait jamais été fort riche et elle avait épuisé ses fonds pour le rapatrier. Pour entreprendre un nouveau voyage, force était de s'adresser ailleurs. Sur le conseil d'amis allemands haut placés, il se présenta au roi Léopold, fondateur de l'Association Internationale Africaine, qui l'avait en haute estime et le prit immédiatement à son service en lui concédant le droit, pour apaiser ses scrupules nationaux, de porter avec lui l'étendard allemand et de réserver à l'Allemagne les collections scientifiques qu'il pourrait recueillir. En contraste avec son premier voyage, des ressources très étendues furent mises à sa disposition, qui lui permirent d'engager plusieurs compatriotes : le Dr Ludwig Wolf, médecin-major d'origine saxonne (mort dans la suite au Dahomey), comme géographe; le capitaine Kurt von François, futur gouverneur de l'Afrique sud-occidentale allemande, comme météorologiste; le lieutenant Franz Müller, qui ne devait plus jamais revoir l'Allemagne, comme zoologiste et botaniste, et son frère le lieutenant forestier Hans Müller. En Afrique il devait encore s'adjoindre le charpentier naval Bugslag, l'ancien compagnon de Von Mechow, et les armuriers Schneider et Meyer.

L'expédition quitta Hambourg le 16 novembre 1883, sur le steamer *Prof. Woermann*. Elle débarqua à Loanda le 17 janvier 1884 et y passa un mois à organiser la marche vers Malange. Wissmann fit à Loanda la rencontre imprévue de son ami Pogge, rentré en triste état de Nyangwe et qui devait succomber à une pneumonie le 17 mars suivant. Dans la seconde quinzaine de mars, l'expédition arriva à Malange et elle y fit sa première perte avec l'armurier Meyer, qui mourut victime du climat. Retardée par les désertions et au prix de mille vicissitudes, elle atteignit enfin le Cuango, sur lequel fut lancée l'embarcation en acier qu'elle transportait avec elle. Du Cuango, elle se dirigea vers le Nord-Est, pénétrant dans le royaume de Lunda, alors dévasté par la guerre sans merci que se faisaient les tribus, surtout dans le but de se procurer des esclaves. Il lui arrivait de croiser de longs convois de ces malheureux ou de trouver sur son chemin d'horribles témoignages de la cruauté des vainqueurs, sous forme de crânes fichés sur des mâts ou de squelettes encore attachés aux poteaux de torture. Comme on se trouvait en pays inconnu, lorsqu'on fut arrivé à Kasambo, sur la Loange, Wissmann détacha Hans Müller en éclaireur vers le Nord, dans le but de recueillir des renseignements sur le cours exact du Kasai. En même temps il se portait vers l'Est et atteignait lui-même le Kasai en amont, en un point où la grande rivière est large de 250 à 300 mètres. L'ayant franchie, il se dirigea vers Tchimbundu, centre principal des Baluba, d'où il poussa une pointe vers les chutes, hautes de 6 mètres, par lesquelles, en plusieurs bras écumeants, le Kasai se précipite au milieu d'un cirque de rochers. A ces chutes qu'un Européen contemplait pour la première fois, il voulut donner le nom de Pogge, son fidèle et regretté camarade.

Le 8 novembre suivant, recoupant son ancien itinéraire, il se retrouva à Mukenge et il y fut accueilli avec transports par son ami le chef Kalamba. C'est là qu'il fut rejoint par Hans Müller, qui lui apportait des renseignements précieux sur le cours du Kasai en aval. Profitant alors de la large hospitalité des Bashilange, Wissmann décida d'établir chez eux une station durable. Telle est l'origine de Luluabourg, qu'il installa sur la Lulua, à 10 kilomètres au Nord des villages indigènes, désirant éviter ainsi tout conflit futur. On sait l'importance que ce poste prit dans la suite et le rôle

de premier plan qu'il joua au moment des guerres arabes. Pour l'instant son fondateur dut se contenter d'en jeter les bases, déblayant le terrain, élevant les premiers bâtiments, aménageant les cultures vivrières. Comme il se trouvait bien loin de toute autorité régulière et des contraintes de la civilisation, son caractère dominateur aidant, il prit assez facilement, au milieu de cette population noire, qui avait pour lui une sorte d'adoration craintive, les allures d'un potentat, disposant des droits de haute et de basse justice. Les indigènes se souvenaient encore des exécutions capitales auxquelles il fit procéder et qui lui valurent le nom de Kabasobabu, et ils montrent l'endroit où elles avaient lieu. Étaient-elles nécessaires à son prestige et à sa sécurité? Il est permis d'en douter.

Le 7 janvier 1885, Franz Müller, qui s'était fort dépensé pour les travaux d'aménagement du poste, mourut de malaria, compliquée de dysenterie. Wissmann, voyant tomber un à un ses compagnons du départ, s'impatientait. Il songeait à la longue et aventureuse navigation qui restait à accomplir, d'abord sur la Lulua, puis sur le Kasai. Le Dr Wolf, ayant noué de bons rapports avec le chef Lukengo, qui dominait au nord dans la région complètement inconnue où se trouve le confluent de la Lulua et du Kasai, avait appris par lui que la Lulua devient navigable en aval des rapides de Bena Tshidi, à condition d'attendre les eaux hautes de la fin de la saison des pluies, c'est-à-dire le mois de mai. Wissmann, sur la foi de ces renseignements, envoya à ce point Hans Müller et Bugslag pour y construire des embarcations et s'y rendit quand elles furent prêtes. Finalement, il put se mettre en route à la tête d'une véritable flottille, accompagné par Kalamba et par de nombreux indigènes. Il était monté sur son canot d'acier, tandis que derrière suivaient Wolf, von François et Müller dans des embarcations bien équipées. Le 1^{er} juin, on dut franchir un passage dangereux où la rivière précipitait son cours entre des rochers. Un bateau chavira et quatre hommes se noyèrent. Mais la confiance des indigènes n'en fut pas ébranlée et, le 5 juin, l'expédition débouchait sur le puissant Kasai, connu à cet endroit sous le nom local de Nshari.

Sur les deux rives de la grande rivière étaient établis les Balongo et plus loin, si les renseignements recueillis par Müller et Wolf étaient exacts, on devait trouver, en approchant du Sankuru, les Basongo Mino.

La navigation sur le Kasai, contrairement aux prévisions, s'avéra fort difficile. A certains endroits, où la largeur atteignait jusqu'à 4,000 mètres, il fallait longtemps tâtonner pour repérer les passes navigables. Autant que possible on longeait la rive droite, afin de ne pas manquer l'embouchure du Sankuru, mais des bancs de vase émergés bornaient la vue et gênaient l'orientation. Enfin, on reconnut le point où le Sankuru vient déverser dans le Kasai ses eaux plus foncées en formant avec ses alluvions une sorte de delta.

A ce confluent important et avant d'entreprendre la suite de son voyage, Wissmann décida de s'arrêter plusieurs jours, désirant surtout recueillir des informations sur le Sankuru, que Wolf devait revenir explorer seul l'année suivante. Afin d'améliorer les relations entre les riverains et ses Bashilange et pour assurer le succès de l'étape suivante, il organisa une grande fête, ce qui ne l'empêcha pas, quand il reprit sa navigation quelques jours plus tard, de recevoir des volées de flèches des rives et de devoir repousser à coups de fusil des attaques de canots armés. Les pertes qu'ils subirent calmèrent les agresseurs, des Basongo Mino, qu'on laissa bientôt en arrière pour pénétrer chez des tribus plus pacifiques. Les journées passaient; le Kasai offrait un spectacle toujours changeant. Parfois, en expansion sur

ses rives, sa largeur atteignait jusqu'à 8,000 mètres. Sur cette véritable mer, le vent et les vagues faisaient danser les pirogues au point que les Bashilange en étaient incommodés. Puis les rives se rapprochèrent progressivement. La largeur descendit à 600 mètres et le courant augmenta de vitesse. Il semblait à Wissmann, lorsqu'il abordait dans un village, y apercevoir des signes de l'influence européenne indiquant la proximité d'une station. Au cours d'un de ces débarquements, le 7 juillet, on aperçut un troupeau de onze éléphants. Ce fut, pour les Bashilange, l'occasion d'un véritable massacre. En présence de Wissmann, écorcé, ils tuèrent sept bêtes et remplirent les canots d'une invraisemblable quantité de viande.

Le 9 juillet, le Kasai s'étant encore rétréci jusqu'à n'avoir plus que 350 mètres de large, on distingua sur la rive, au milieu des arbres, des constructions européennes sur lesquelles flottait un drapeau encore inconnu de Wissmann, le drapeau bleu à étoile d'or, celui de l'Etat Indépendant du Congo qui venait d'être reconnu par les puissances à la Conférence africaine de Berlin (26 février 1885). Une salve partie des bateaux fit sortir du poste deux blancs très alarmés. C'étaient des agents du nouvel Etat et le poste était Kwamouth. Le grand fleuve qui roulait en face ses eaux puissantes était... le Congo.

Les agents qui accueillirent les voyageurs avaient bien entendu parler de l'expédition Wissmann, mais on la considérait comme perdue. Avec l'un d'eux, Wissmann partit immédiatement sur son canot, le *Paul Pogge*, pour aller à Léopoldville préparer la réception de ses compagnons. Il ne s'y arrêta guère et revint immédiatement les prendre sur le *Peace*, que Grenfell avait mis à sa disposition. Quelles ne furent pas la stupefaction et la joie de Kalamba et de ses hommes quand ils virent leur cher Kabasobabu leur revenir sur un bateau mystérieux marchant avec le feu!

A Léopoldville, alors en pleine fièvre d'organisation à la suite de la création du nouvel Etat, Wissmann eut l'occasion de rencontrer Künd, Tappenbeck et le docteur Büttner, envoyés par la Deutsche Afrikanische Gesellschaft dans le but d'organiser une station qu'on croyait avoir été fondée par Pogge et qui, en réalité, n'existait pas. Ils devaient, au cours de leurs explorations dans le bassin du Kasai, rendre des services moins utopiques. Il survint aussi à Wissmann une aventure qui eût pu entraîner des suites graves : un soir qu'il s'était endormi sur un fauteuil pliant, une couverture roulée autour des genoux, il fut brusquement réveillé par une vive piqure à la main et vit un serpent, qui avait été attiré par la chaleur de la couverture, rouler à terre et s'enfuir dans un trou. Il déchira immédiatement son mouchoir et se fit une ligature au bras jusqu'au moment où un docteur, aussitôt appelé, vint débrider et désinfecter la morsure. Heureusement le cas se révéla sans gravité.

C'est au docteur Wolf qu'échut la tâche de ramener dans leur pays les Bashilange qui avaient accompagné l'expédition jusqu'à son terme. Il le fit en profitant du vapeur *Stanley*, qui parvint à remonter le cours du Kasai, dont les eaux, grâce aux pluies, avaient considérablement grossi. Müller rentra très malade en Europe. Von François se préparait à un nouveau voyage dans l'intérieur. Quant à Wissmann, bien affaibli par les fatigues de l'expédition et aussi par son asthme qui avait reparu, il dut être transporté à la côte, d'où il partit faire une cure à Madère.

Le climat de Madère et une cure à l'arsenic l'ayant assez promptement rétabli, Wissmann, qui avait la nostalgie de l'Afrique, se décida à y retourner plutôt que de rentrer en Europe. Ses démarches auprès du gouvernement allemand pour obtenir un poste de gouverneur dans les cadres de l'adminis-

tration coloniale n'ayant pas abouti, il s'adressa de nouveau au roi Léopold, qui lui donna le choix entre l'administration générale du Haut-Congo et la poursuite des explorations qu'il avait si brillamment accomplies au Kasai. Son objectif devait être en ce cas, partant de la base qu'il avait créée chez les Baluba, de les porter jusqu'aux frontières orientales de l'Etat. Wissmann choisit sans hésiter ce dernier parti, car il craignait que sa forte personnalité ne lui occasionnât des conflits avec le Gouvernement général s'il entrait dans les cadres administratifs.

Le 28 février 1886, il était donc de retour à Léopoldville, où il eut la chance de rencontrer le missionnaire anglais Grenfell, en partance pour le Kasai, qui le prit à bord de son vapeur le *Peace* et le déposa, quelques semaines plus tard, au confluent de la Lulua et du Luebo. A cet endroit, le docteur Wolf venait de fonder, après son exploration du Sankuru, une nouvelle station connue sous le nom de Luebo. Wissmann, désireux de revoir Luluabourg, où résidait alors Bugslag, s'y rendit, mais revint bientôt à Luebo pour y accueillir deux officiers belges, le capitaine de Macar et le lieutenant Paul Le Marinel, que le roi Léopold venait de placer sous ses ordres. Par contre, Wolf, que Wissmann ne devait plus jamais revoir, dut partir très malade pour l'Europe.

A la fin de juin, Wissmann et de Macar, rentrés à Luluabourg, quittent ce poste pour reconnaître le haut cours du Sankuru ou Lubilash. Mais les Bakwaka Kalosh, qui habitent ce district, font le vide devant leur colonne et, le 23 juillet suivant, ils doivent rentrer à Luluabourg.

Pour se lancer dans d'autres entreprises, Wissmann attendait l'arrivée de son ancien interprète Germano, qu'il avait fait demander en Angola. Cet auxiliaire précieux finit par le rejoindre en compagnie du missionnaire américain Dr Sommers, au moment où Wissmann éprouvait un nouveau fléchissement de sa santé, caractérisé par une toux violente avec expectorations sanguinolentes.

Ce n'est que le 19 novembre que Wissmann, accompagné par Le Marinel, par Bugslag, par les chefs Bashilange et par une caravane de neuf cents indigènes, peut quitter définitivement Luluabourg, qu'il laisse à la garde de de Macar et du docteur Sommers. Il se dirige d'abord vers le Sud-Est, pénétrant dans la grande forêt qui borde une partie de la rive gauche du Sankuru, puis remonte vers le Nord, espérant croiser l'itinéraire de son premier voyage et rencontrer chez les indigènes les mêmes dispositions pacifiques. Mais il les voit fuir devant lui et il trouve un pays en proie à la terreur, dévasté par les razzias des chasseurs d'esclaves, qui poussent maintenant leurs incursions bien au delà du Lomami. Le 12 janvier 1887, il entre en contact, après avoir passé la Lukusi, avec une bande commandée par un métis arabe d'une vingtaine d'années, du nom de Saïd, qu'il avait connu à Nyangwe et qui eut l'audace de lui proposer de s'associer à lui pour marcher contre le chef Mona Lupungu. L'excuse invoquée était qu'il fallait détruire tous les cannibales et il montra à Wissmann une cinquantaine de mains humaines qu'il avait suspendues dans son camp en guise de trophée. Wissmann l'éconduit et décide alors de poursuivre son voyage jusqu'à Nyangwe, coûte que coûte, avec le vague espoir de pouvoir, de là, descendre le fleuve jusqu'aux Falls.

La partie la plus pénible de la route restait cependant à accomplir. La caravane était à bout de forces. Spécialement les Bashilange se traînaient, mourant d'inanition et les pieds enflammés par la traversée des marécages. Impossible de se procurer des vivres, la pacotille d'échange dont on était muni ayant perdu toute valeur aux yeux des indigènes depuis l'arrivée des Arabes. Des cadavres, de plus en plus nom-

breux, marquaient la trace de la colonne. Les survivants ne suivaient plus Kabasobabu que dans la crainte d'être abandonnés et de servir de pâture aux chiens. Le 23 janvier seulement on put franchir le Lomami. Le 1^{er} février, à Kitenge, à douze journées de marche de Nyangwe, Wissmann fit la rencontre d'un vieux Zanzibarite qu'il avait connu à son premier voyage. Il le trouva bienveillant, mais avec des réserves. Il était visible que les dispositions des Arabes à son égard avaient changé. La cause en était les événements qui venaient de se passer aux Falls, événements qu'il ignorait encore.

A Kitenge, il fallut abandonner la plus grande partie de la caravane, incapable d'aller plus loin, jusqu'au moment où elle pourrait reprendre le chemin de Luluabourg. Wissmann poussa en avant avec les deux cents hommes les plus valides pour atteindre Nyangwe le plus tôt possible. A son arrivée dans cette ville il eut le regret de ne pas y trouver Tippo-Tippo, sur l'amitié duquel il comptait et qui était en route vers Zanzibar. L'attitude de Sefu, le fils de Tippo, alors à Kasongo, fut tout à fait grossière. C'est par un vieil indigène que Wissmann finit par apprendre le conflit qui mettait aux prises les Belges et les Arabes dans la région des Falls et les demandes de renforts qui venaient de parvenir à Nyangwe.

La première préoccupation de Wissmann fut de mettre à l'abri les pauvres Bashilange qui l'avaient suivi et dont la plupart étaient restés, comme nous l'avons vu, à Kitenge. Pour quelle raison ne se chargea-t-il pas lui-même de ce soin et le confia-t-il à Le Marinel? On le lui a reproché, non sans raison. La voie du fleuve et des Falls lui était maintenant coupée. Il n'avait plus d'autre alternative, s'il ne retournait pas au Kasai, que d'aller à la côte orientale et de sortir ainsi du programme qui lui avait été tracé par le roi Léopold. On imagine un drame de conscience, peut-être à tort, car Wissmann était profondément Allemand et, dès ce moment, oublie des attaches qu'il avait contractées avec l'œuvre belge au Congo; il laissait sans doute déjà incliner sa pensée vers les manœuvres obliques qu'il tentera plus tard au profit de son pays. Toujours est-il qu'à Nyangwe, il se décida à passer le Rubicon, ce qui ne veut pas dire qu'il laissa sans émotion s'éloigner Le Marinel, maintenant devenu son ami. Il ne pouvait ignorer, du reste que l'officier belge allait commencer un dur calvaire et ne parviendrait à mener à bien sa mission que dans des conditions vraiment terribles. (Voir biographie de Paul Le Marinel.)

Wissmann, resté seul à Nyangwe avec 10 soldats angolais de son escorte et 20 africains balubas, sans parler de Bugslag, qui lui avait voué un dévouement absolu, était devenu virtuellement le prisonnier des Arabes. Il dut multiplier les démarches et se prévaloir de l'amitié de Tippo-Tippo pour qu'on lui laissât sa liberté. Finalement on le laissa partir vers l'Est, livré à ses propres forces. Mais il ne se mit en route que le 7 mars, après avoir reçu la nouvelle que Le Marinel avait repassé le Lomami. Un mois plus tard il était à Mtoa, sur la rive du Tanganika et il y faisait la rencontre du missionnaire anglais Horn et de sa femme. Il a décrit la route de Kasongo au lac, par Kabambare, qui était alors la voie maîtresse pour l'évacuation des esclaves congolais, comme le théâtre de scènes atroces. Il prit alors, dit-il, la résolution de consacrer le reste de sa vie à la répression de la traite. Ce programme, il allait le remplir avec d'autant plus de zèle qu'il allait le conjuguer avec l'intérêt de l'Allemagne.

Il avait, parvenu au Tanganika, le vague espoir de pouvoir rejoindre Emin Pacha, qu'on disait fermement établi vers le lac Albert, et peut-être de concerter avec lui une action commune. Mais à Ujiji, où on le reçut très froidement, on savait seulement que le grand chef Kabarega de l'Unyoro

était aux prises avec les Blancs (probablement Stanley à la rescousse d'Emin). On lui apprit, d'autre part, qu'à la suite du neutre de l'Allemand Gieseck à Tabora et des menaces d'intervention de l'Allemagne, la route de l'Est lui serait certainement barrée. A la suite de ces informations, il se décida à prendre la voie du lac Nyassa, après avoir laissé les derniers Balubas qui lui restaient à la garde du missionnaire Horn, en vue d'un rapatriement hypothétique. Il s'embarqua donc pour gagner l'extrémité Sud du lac Tanganika, avec une escale à M'pala, où se trouvait alors une Mission des Pères Blancs.

Il n'était plus accompagné que du fidèle Bugslag et de 14 indigènes de la côte, recrutés en route lorsqu'il débarqua, le 29 avril, à l'extrémité du lac. De là au Nyassa, il lui fallut un mois et demi de marches si épuisantes que, vers la fin, les deux blancs durent être transportés en litière, presque inanimés. Ils ne durent la vie qu'au missionnaire écossais Bain, qui les rencontra en cours de route et leur prodigua ses soins. Enfin, le 13 juin, Wissmann et Bugslag atteignaient le Nyassa et ils avaient la chance d'y trouver un petit vapeur qui les transporta à Mutope, factorerie située sur le Shire. De là, par la route jusqu'à Blantyre, et de Blantyre par steamer sur le Shire et le Zambèse jusqu'à la mer, ils arrivèrent à Quillimane, sur l'Océan Indien, mettant ainsi le terme à une seconde traversée, de part en part, de l'Afrique équatoriale.

Il n'était bruit, en Allemagne, au moment du retour de Wissmann après des escales à Zanzibar et en Egypte, que du sort d'Emin-Pacha, de son vrai nom Edouard Schnitzer, et de l'aide qu'on pourrait lui apporter en l'absence de toute nouvelle précise de l'expédition Stanley. Après un séjour à Madère, où un accident de cheval le retint quatre mois, Wissmann se mit à la disposition du Comité de secours qui s'était spontanément formé, tout en faisant remarquer que la répression de la traite telle que les Arabes et les indigènes la pratiquaient dans la partie orientale de l'Afrique sur laquelle l'Allemagne émettait des prétentions, était le premier devoir qui s'imposait à un Etat souverain. Il fut écouté parce que ses deux traversées de l'Afrique, dont il publia le récit en 1890, l'avaient mis en vedette et qu'il était l'homme le mieux au courant de ce qui pouvait se passer entre les grands lacs et la côte de l'Océan Indien. Les 4 et 5 décembre 1888 il fut convoqué par Bismarck à Friedrichsruhe et eut tout le loisir de lui exposer ses plans. Mais le chancelier de fer, alors au déclin de sa puissance, n'avait pas que des intentions humanitaires. Il voulait asseoir la domination allemande d'une façon effective sur un territoire où elle n'avait guère eu jusque-là que des prétentions diplomatiques. Il ne le faisait, du reste, que contraint par l'opinion publique, qui commençait à s'intéresser en Allemagne aux entreprises coloniales, toujours dominé, en son for intérieur, par le préjugé qui l'avait fait déclarer un jour que toute l'Afrique ne valait pas les os d'un grenadier prussien. Partant de là, il demanda à Wissmann de se mettre à la tête d'un corps franc dont le cadre seul serait composé d'officiers et de sous-officiers allemands volontaires, et dont la troupe serait formée d'éléments indigènes recrutés au Soudan et en Afrique du Sud. Wissmann, entraîné par son zèle patriotique autant que par sa haine des esclavagistes, et d'ailleurs subjugué par le grand prestige de Bismarck, accepta cette tâche ingrate dans laquelle, en cas d'insuccès, il pouvait être désavoué à tout moment. Avec les fonds qui lui furent fournis, en apparence par la Deutsche Afrikanische Gesellschaft, il leva un corps de 870 askaris commandés par 25 officiers allemands, 2 officiers turcs et 56 sous-officiers allemands, le concentra à Bagamoyo, en face de Zanzibar, et se lança dans une aventure

qui rappelle, à certains égards, celles de Cortez et de Pizarre.

La connaissance qu'il avait de la mentalité de ses adversaires le servit au moins autant que ses qualités stratégiques. La côte était tenue par les Arabes bushiris, qui y avaient établi de solides positions fortifiées. L'autorité du Sultan de Zanzibar, avec lequel la Deutsche Afrikanische Gesellschaft avait passé traité pour occuper des stations jusque dans l'intérieur, était purement nominale. Au cours des dernières années, des débarquements opérés par la marine allemande et même un blocus tendu pour intercepter la traite avaient donné peu de résultats. Le 8 mai 1889, Wissmann, appuyé par une canonnière, commença par prendre d'assaut Bagamoyo, puis il réduisit successivement Dar-es-Salam, Pangani et Tanga. Dans la suite, il étendit ses opérations vers le Sud, s'emparant sur la côte de Kilwa et de Lindi, qui n'étaient guère que des repaires de forbans. En même temps il lançait des colonnes dans l'intérieur, atteignant M'papa sur la route de Tabora et Moshi aux abords du Kilimandjaro. Dans ces régions où l'autorité des Arabes était nulle, il avait affaire à des tribus de tradition guerrière et bien armées, telles que les Masai. Mais souvent par le seul prestige de son nom et par la force de sa diplomatie il parvenait à occuper le pays sans coup férir. Ses succès avaient du retentissement en Allemagne. Il y fut acclamé lorsque, le 26 mai 1889, il y retourna, accompagné du sultan Soliman bin Nassor, pour rendre compte de sa mission. Le 8 novembre, il fut nommé major, et le 24 juin 1889, l'Empereur lui conféra l'Aigle Noir. Il y avait cependant un revers à la médaille : la santé de Wissmann, affligé d'asthme et de rhumatismes, était devenue fort mauvaise. Sa fidélité à Bismarck, publiquement affirmée, le rendait suspect à Caprivi, le nouveau chancelier de l'Empire. Et, en Afrique, l'Allemagne, par un traité avec l'Angleterre, venait de renoncer à certains droits, notamment à ceux qu'elle possédait sur Zanzibar, pour acquérir dans la mer du Nord l'île d'Hélgoland. Il est vrai que sa souveraineté sur l'Afrique orientale continentale était désormais officiellement reconnue.

En novembre 1889, Wissmann retourna en Afrique avec le titre de commissaire impérial. C'est un peu après que Stanley arriva à Bagamoyo, ramenant Emin-Pacha, qui, de l'Equatoria, avait dû battre en retraite devant les mahdistes jusqu'au lac Albert. Wissmann se rendit au-devant d'eux et organisa en leur honneur une réception officielle, profitant de la présence à la côte d'un certain nombre d'unités navales allemandes et anglaises. A l'issue d'un banquet, Emin fut victime d'un accident et il fut transporté dans un hôpital allemand. Stanley raconte qu'à partir de ce moment il perdit tout contact avec celui qu'il avait sauvé et qui passa sous l'influence exclusive de ses compatriotes. On connaît la suite : Emin, rentré au lac Albert, y recrutant au service de l'Allemagne des bandes arabes et une partie de ses anciens soldats, pénétrant ensuite sur le territoire de l'Etat Indépendant et se faisant massacrer par les Arabes de Tippe-Tip au moment où il cherchait à atteindre Kirundu sur le fleuve. Ce premier raid devait être suivi, deux ans plus tard, en 1894, d'un second, sous la conduite du trafiquant d'ivoire Stokes. Parti de l'Ituri avec des contingents arabisés armés de mousquets allemands, soutenu à faible distance par un gros de forces arabes et espérant venir aisément à bout dans ces conditions des faibles troupes dont l'Etat disposait alors, sous les ordres de Lothaire et de Henry, au Nord des Falls, l'aventurier fut saisi dans son camp par surprise et, peu après, jugé et exécuté.

Il est difficile de ne pas mettre ces deux tentatives sous la responsabilité plus ou

moins directe de Wissmann. Lorsqu'elles se sont produites, c'est lui qui dirigeait la politique de pénétration de l'Allemagne à partir de la côte orientale vers le centre de l'Afrique. Emin est retourné vers le lac Albert sur ses instructions et avec les moyens qu'il lui a fournis et il est évident que s'il a, comme Stokes, pénétré au Congo avec des armements allemands, il l'a fait sur des instructions secrètes. Ces instructions, Wissmann, s'il ne les a pas données lui-même, n'a pu les ignorer, et ce qu'on connaît de son caractère montre que l'intérêt de l'Allemagne étant en jeu, il ne pouvait avoir aucun scrupule à se tourner contre ceux qu'il avait fidèlement servis la veille.

Le séjour de Wissmann en Afrique, à l'époque où il rencontra Emin et Stanley, ne fut pas très long. Le 30 mars 1890, après avoir mené à bien quelques opérations militaires dans le Nord de la Colonie, il dut remettre ses pouvoirs à von Soden, qui arrivait d'Allemagne avec le titre de gouverneur, et il partait lui-même le mois de mai suivant. Conséquence de la défaveur dans laquelle le tenait Caprivi, sur lequel il avait, paraît-il, tenu des propos offensants. Rentré en Allemagne, il dut s'expliquer sur sa gestion financière, l'occupation militaire à laquelle il avait fallu procéder en Afrique orientale ayant entraîné des dépenses fort supérieures aux prévisions. Mais, loin de plaider coupable, il prétendit que l'occupation ne serait assurée et la traite définitivement jugulée que pour autant que l'Allemagne, en lançant des unités navales sur les lacs Victoria, Tanganika et Nyassa, puisse s'en assurer la maîtrise et couper ainsi les sources de la traite. Or, pour arriver à ce résultat, il fallait une nouvelle mise de fonds, dont il recueillit lui-même une partie auprès des cercles d'affaires de Hambourg et de Brême, plus entraînés que les autres à comprendre les choses de la navigation et la politique de prestige.

Wissmann avait au ministère des Affaires étrangères un puissant protecteur et ami, le directeur Kayser. C'est grâce à l'influence de Kayser que Wissmann fut renvoyé en Afrique, officiellement comme adjoint aux gouverneurs successifs von Soden et von Scheele, mais en réalité pour s'occuper de l'acheminement et du lancement des unités navales que l'on construisait en Allemagne pour les Grands Lacs. Cette tâche ne fut qu'imparfaitement remplie, car dès son arrivée sur place, le 17 août 1892, le désastre subi par la colonne von Zaleski, presque entièrement anéantie près de Lula-Rugaro par les Wahehe révoltés, obligea le gouvernement à faire de nouveau appel à ses talents diplomatiques et militaires. Quand il put la reprendre, il dut se borner pendant longtemps à faire flotter le drapeau allemand sur le Nord du Nyassa, où il avait amené un bateau par la voie du Shire et fondé la station de Langenbourg. Entre le Nyassa et le Tanganika, le chemin était barré par des tribus belliqueuses qui refusaient le passage et attaquaient les convois. En fin de compte, le premier navire allemand sur le Tanganika ne fut lancé qu'en septembre 1894.

A cette époque, Wissmann était rentré en Allemagne et il avait épousé Hedwige von Langen, fille du constructeur du chemin de fer de Dar-es-Salam à Kigoma, dont le nom fut donné à la nouvelle unité du Tanganika. Sa femme, tout comme dans les contes, le rendit parfaitement heureux et lui donna quatre enfants, le dernier en 1903. Wissmann pouvait d'autant plus se féliciter qu'il avait atteint les deux buts principaux de sa vie : il avait donné à son pays la possession effective d'un vaste territoire et il avait définitivement abattu en Afrique la puissance malfaisante des esclavagistes. Sur ce dernier point il avait à vrai dire été considérablement aidé par les campagnes menées par les Belges contre les Arabes aux sources mêmes de la traite.

La dernière récompense qui lui manquait pour couronner sa carrière, il allait l'obtenir. Le vent qui soufflait sur la politique de l'Empire vint à changer une fois de plus et le prince de Hohenlohe remplaça Caprivi comme chancelier. Le 24 avril 1895, Wissmann fut nommé gouverneur de l'Afrique orientale allemande. Toutefois, il ne prit possession de ses fonctions que pour peu de temps. Le 11 mai suivant il quittait définitivement Dar-es-Salam, après avoir réglé à la satisfaction de tous un incident de frontière qui eût pu amener des complications diplomatiques avec l'Angleterre.

Dans les dernières années de sa vie, cet éternel voyageur, malgré ses infirmités, trouva le moyen d'accomplir encore deux voyages d'information et de chasse en Sibérie et en Afrique sud-occidentale allemande. En revenant du dernier par la côte orientale de l'Afrique, son état empira à tel point que seuls les soins empressés de sa femme le sauvèrent de la mort.

Grand chasseur, il avait acquis en Styrie, près de Lietzen, dans la vallée de l'Enns, une propriété de 2.000 arpents. C'est là qu'on le trouva mort par un beau soir d'été, le 13 juin 1905, ayant reçu la charge de son fusil dans le côté droit de la tête. Comme il était seul au moment de l'accident, on ignore comment celui-ci se produisit. Huit jours après, il fut inhumé à Cologne, en présence des représentants de l'Empereur, des princes allemands et des souverains étrangers, dont Léopold II. La statue qu'on lui avait érigée à Dar-es-Salam a été transportée, après la première guerre mondiale, à Hambourg.

Hermann von Wissmann, pour lui donner la particule que ses hautes fonctions aussi bien que le respect de ses compatriotes avaient attachée à son nom, possédait ce mélange de clairvoyance, d'énergie et de cynisme qui peut faire d'un conquérant un administrateur de haute classe. Dur à lui-même, dur aux autres, il inspirait une confiance aveugle aux noirs, dont il connaissait à fond la mentalité, et il forçait le respect des Arabes, dont il a pourtant presque toujours contrecarré les entreprises. Les premiers, nous l'avons vu, l'appelaient Kabasobabu, ou encore Bwana Kiswa Tano (l'Homme aux cinq têtes), les seconds Akili Thenahar (Celui qui a de l'intelligence pour douze).

Il était, avant tout, un officier allemand de l'autre génération, qui n'a servi l'œuvre congolaise que provisoirement et avec l'arrière-pensée de rentrer dès qu'il en

aurait l'occasion au service de son pays. On ne pourrait guère le blâmer d'en avoir agi ainsi si les événements que nous avons rapportés n'étaient pas de nature à faire douter de son entière loyauté. Il a, d'autre part, défendu, du moins quand il était à son service, la politique du roi Léopold contre les attaques de certains de ses compatriotes comme Pechuël-Loesche.

Mais pourquoi insister sur des ombres que le temps, en s'écoulant, se charge d'effacer? Pour les Belges, Wissmann restera toujours Kasai; l'homme qui a réalisé la première liaison entre le bassin du Kasai et le Maniéma; pour les Allemands il est celui qui a conquis une vaste province de leur ancien empire colonial; pour les citoyens du monde il est un émule de Stanley, le voyageur qui a traversé deux fois de part en part l'Afrique équatoriale à une époque où la férocité et l'anarchie des tribus, les horreurs de la traite, la nocivité du climat et les embûches de la forêt la rendaient presque impénétrable.

Publications de Wissman : *Unter deutscher Flagge, quer durch Afrika von West nach Ost von 1880 bis 1883*, Berlin, 1889; — *Meine zweite Durchquerung aequatorial Afrikas vom Congo zum Zambezi*, Frankfurt, 1890; — *Dans le bassin du Kasai (Mouvement géographique, 1889, n° 4, pp. 13-14)*; — *On the influence of Arab traders in West Central (Africa. Proc. of the R. Geog. Soc., 1888, pp. 525-531)*; — *Das Land der Baschilange (Pet. Mitt., 1888, pp. 353-357)*; — *Exploration du Kasai (Bull. de la Soc. Belge Géog., t. IX (1885), p. 647)*; — *Mes appréciations sur les critiques de l'œuvre du Congo contenues dans la réplique de M. le Dr Pechuël-Loesche à M. Stanley, Bruxelles, 1880*; — *Articles in Verhandl. Ges. Anthr. Berlin et Militär Wochenblatt, Id.*

Février 1948.

K. Cambier.

Karstedt, O., *Hermann v. Wissmann*, Otto Stolberg, Berlin, 1933. — Dr Schnee, H., *Das Buch der Deutsche Kolonien*, Rennar Hobbing, Berlin, 1936. — Banse, E., *Unsere grossen Afrikaner*, Ed.-M. Paschke, Berlin. — Kol, D., *Dienst.*, 7, 1942, pp. 116-120. — *Mouvement géographique, 1905, pp. 307-309 (Nécrologie)*. — *Bull. de la Soc. Royale Belge Géog., t. XI (1887), p. 73 (Réception de Wissmann)*. — *Id.*, t. VII (1883), pp. 154 et 896. — *Expédition Wissmann, t. IX (1885), p. 616*. — *Expédition Wissmann et v. François, t. XI (1887), p. 478*. — *Expédition Wissmann, t. XIII (1889), pp. 274*. — *Wissmann, commissaire impérial, pp. 368 et 601*. — *Expédition du capitaine Wissmann, t. XIV (1890), p. 477*. — *Mission du Major Wissmann, t. XVII (1895), p. 289*. — *Le Major Wissmann*. — Stanley, H.-M., *Dans les ténèbres de l'Afrique, t. II, ch. XXXV*. — Dr Stuhlmann, F., *Mit Emin Pascha ins Herz von Afrika*, Berlin, 1894. — Graf von Götzen, *Durch Afrika von Ost nach West*, Berlin, 1899.

La biographie ici donnée est, pensons-nous, la seule écrite jusqu'ici en français.